

Rose Brouillard, le film

Jean-François Caron

roman



La Peuplade

Extrait de la publication

Rose Brouillard, le film

Rose Brouillard, le film est le trente et unième titre publié par La Peuplade, fondée en 2006 par Mylène Bouchard et Simon Philippe Turcot.

ISBN 978-2-923530-42-0

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Bibliothèque et Archives Canada, 2012

© Jean-François Caron, 2012

© Éditions La Peuplade, 2012

Œuvre en couverture : © Cindy Dumais

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Pierrette Tostivint

Imprimé au Québec

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent (Québec), Canada, H4N 1S2

La Peuplade

415, rue Racine Est, suite 201,

Chicoutimi (Québec), Canada, G7H 1S8

www.lapeuplade.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

L'auteur tient à remercier le Conseil des Arts du Canada.

Jean-François Caron

Rose Brouillard, le film

roman

Œuvre en couverture de Cindy Dumais

La Peuplade

Les pays prennent naissance dans la mémoire,
et la mémoire ne manque pas d'imagination.

PIERRE PERREAULT

Je serai le monde, tout le monde.
Je serai tout : leurs voix, je les assumerai toutes.

Je suis un archipel.

D'abord, je suis Dorothée qui veut nourrir l'affamée, devant l'écran de ce qu'elle a pu filmer. Et il y a le bedeau Vigneault, juste avant le traversier.

La vieille était seule. Évidemment. L'histoire ne pouvait commencer autrement. C'est aussi de cette façon qu'elle se terminera.

Jouquée sur un trépied dans le coin de la cuisine, ma caméra est braquée sur elle. Son visage en gros plan. Son regard stoïque. Ses pores profonds comme des mers, luisants de toutes les larmes qu'ils ont dû boire. Son nez épaté qui prend toute la place. Des mèches de cheveux blancs trop fins. Pas vraiment longs, ni courts. Ses cheveux abandonnés (ses cheveux d'abandonnée) dont la tournure trahit une ancienne tendance à friser mollement, trahit aussi sa négligence de vieille oubliant. De vieille oubliée.

Je passe les premières minutes de l'enregistrement à lui expliquer qui je suis, d'où je viens, pourquoi je suis là. Elle n'entend pas. Dès qu'elle me voit, elle m'appelle Dorothée. Dorothée l'Africaine. Elle le répète. Pour que je comprenne bien. Dorothée l'Africaine. J'ai beau lui dire que je suis née à Port-au-Prince, que je n'ai vu depuis mon deuxième anniversaire que le ciel du Québec, que je ne m'appelle absolument pas Dorothée : elle n'entend rien.

Rose Brouillard n'entend qu'elle. C'est déjà beaucoup. C'est bon, je serai Dorothée.

L'entrevue s'est déroulée dans l'appartement de Rose. Dans le tic-tac lancinant de la pendule accrochée au mur de la cuisine. C'est un moment que j'attendais. Préparé longuement. Retourné dans tous les sens, bien avant le temps. Et passé trop vite.

Y être arrivée : une grande victoire. On m'avait avertie au bureau de la société Plumules Nord. C'était Jérôme, le type avec sa barbe et son sourire de dents croches, lorsqu'il m'avait clairement demandé : tu sais ce qui serait bien ? Ce serait de la retrouver, la fille du Veilleur, de lui faire parler de la façon dont elle vivait, à l'époque, enfermée sur cette île. Elle en aura probablement long à te dire, tu sais ce que c'est, les vieux et leurs racontages. Tu pourrais même la ramener sur l'île. Imagine, si elle acceptait : la ramener sur l'île et faire prendre des photos d'elle pour la montrer au touriste qui va venir. Pense *human interest*. Le touriste, il va aimer ça, voir qu'elle est revenue sur les lieux de son enfance grâce à nous autres, qu'elle a pleuré en entrant dans sa maison refaite, c'est certain qu'elle va pleurer, et qu'elle a ri en repensant aux jeux qu'elle faisait, sur la grève. Il va être content de la voir en photo, le touriste, de la reconnaître dans le décor qu'il sera en train de visiter. Il se sentira près d'elle. C'est certain que ça ne sera pas facile, qu'il m'a dit, que ce ne sera pas facile du tout. Il m'a avoué qu'il avait déjà posé quelques questions au village, au début du projet, et que personne ne

savait où elle se trouvait. C'est pour ça qu'on t'a embauchée, tu sais.

Pour ça qu'on m'a embauchée.

Au village, comme de raison, la moitié du monde ne savait même pas de qui je parlais, Rose Brouillard, ça ne leur disait rien, même chez les plus âgés, il y en avait plusieurs qui ne connaissaient pas l'histoire du Veilleur, l'existence même de son île. Une aberration.

Il m'avait avertie, Jérôme, le type qui s'occupe de la paperasse pour tous les projets de développement de la société. Mais je ne pensais pas qu'il allait me falloir autant de temps pour retrouver Rose Brouillard – les mailles de sa vie étaient lâches. Quand je pensais enfin comprendre sa trame, mes doigts la traversaient. Mes doigts dans sa trouée de laine. Qui percent, restent emmêlés, tirent des mailles. Les à-l'endroit, les à-l'envers.

Il aura fallu éplucher tous les cahiers d'Onile. Retrouver, en chair et en os, les quelques rares personnages de son histoire. Plus rares encore : les vivants. Parce que ceux cordés dans le petit cimetière du village de Sainte-Marée de l'Incantation, sur le plateau d'en arrière, n'ont plus rien à raconter. Sinon le silence qui passe entre les grilles. Ou peut-être bien un murmure enterré lui aussi par le vent.

Alors, trouver ces autres qui leur ont survécu en gardant d'eux quelques souvenirs diaphanes. Aller de l'un à l'autre, me présenter, interroger, écouter leurs confessions, démêler leur vécu de celui du Veilleur et de sa fille Brouillard.

Comprendre. Douter. Noter quelques anecdotes pertinentes pour nourrir mon dossier. M'en aller bredouille, bien plus souvent, surprise de voir la perplexité de quelques personnes à l'évocation des Brouillard et de leur île. Les habitants de Sainte-Marée, ceux que j'ai interrogés, ils se perdent dans l'évocation de leur propre vécu. Il aura fallu aller loin. Aller loin et longtemps.

Jusqu'à ce que je trouve enfin ce vieil homme, ce monsieur Vigneault. Ancien bedeau du village, veuf et appliqué à le rester, il a toute sa vie préféré se taire, pour plutôt écouter ce que les autres avaient à dire. Quand on est bedeau, on donne l'impression d'être proche du bon Dieu. Alors les gens qui cherchent l'absolution sans oser la demander directement au curé se tournent toujours vers lui, le bedeau. De ces histoires, il en a entendu conter.

Il n'a jamais versé dans le racontage à son tour, c'est ce qu'il dit, le bedeau Vigneault. Ça ne l'a pas empêché d'être très généreux et disponible une fois retrouvé. En plus des blagues saugrenues (il m'a ramené à trois reprises avec le même enthousiasme celle du coq qui est bien mal pris parce qu'il a la chair de poule), il m'a égrené les perles de quelques anecdotes sans grande importance, des histoires ressassées par des gens du village, dans le temps, quand il était encore des leurs. Des récits qui sont venus s'ajouter à mon corpus.

Depuis que les curés sont redevenus missionnaires, depuis qu'ils s'essouffent, trop rares, à courir les fidèles dans toute la région, monsieur le bedeau Vigneault a pris sa retraite et s'est réfugié en ville. En attendant de retourner à l'église entre les quatre planches d'acajou qu'il a sélectionnées dans le catalogue de Caron et fils, son cœur bat à La Pointe, pas loin des chutes, sur la petite rue Racine. Celle qui ne se plante nulle part. L'impasse à laquelle on s'attend à cet âge.

Tandis qu'il me rapportait quelques généralités à propos d'Onile et de sa fille, les bras comme ça, ses mains dansaient et grattaient sa tête déchevelée, peinant à se ramasser devant sa bouche lorsqu'il toussait. Il tousse beaucoup, l'ancien bedeau. Crache de longs postillons tournoyants. C'est l'encens de messe et le tabac à pipe des curés. Quand on le sait, on se tient loin de lui.

Retour sur le quai : le bedeau Vigneault derrière moi, que je ne vois pas, dont je ne sais pas la présence. Je sens le découragement m'empoigner à la gorge, me secouer, me déséquilibrer en coup de vent. Tout ce boulot n'aura de valeur que si je peux dénicher autre chose que ces anecdotes déjà racontées par les gens. La société veut plus pour son projet. Il faut nourrir le touriste, il a de l'appétit le touriste : c'est la curiosité. Moi, plus sévère encore, je voudrais nourrir l'Histoire. L'affamée. Celle qui n'a jamais assez englouti.

Me voilà debout sur le quai, prête à monter à bord du traversier, avec mon bagage à main, le boîtier de ma caméra, et tout. L'humidité reframe mes cheveux pourtant raidis et léchés sur les côtés. Embrassée par le vent du large rarement aussi fort, je n'ai pas entendu le bedeau Vigneault crier mon nom. Quand le vent souffle ainsi, c'est lui qu'on écoute. Rien d'autre.

J'aimerais avoir cette présence. Celle du vent. Engoncée dans mon coupe-vent qui claque, j'essaie d'apprendre.

Monsieur Vigneault m'a surpris en arrivant par-derrière, le regard allumé, le sourire fermé, soufflant mal par le nez à cause d'une rafale qui voulait le remplir, lui dégraisser les bronches. Il s'est remis à tousser avant de pouvoir me dire quoi que ce soit. Sa vieille main croche a seulement pris la mienne, l'a forcée, voulait l'ouvrir. C'était pour y fourrer un bout de papier déchiré et froissé. Griffé à l'encre incertaine d'un vieux qui n'a, de toute sa vie, pas eu très souvent à écrire, sinon toujours les mêmes mots d'église, je pouvais lire: *Rose Brouyar*. Avec une adresse, sur la rue Drolet, à Montréal. Écrit *Drolette*.

Je suis le bedeau Vigneault dans son appartement vide de la petite rue Racine, celle qui ne se plante nulle part. Flotte l'absence-parfum de Dorothée.

Vide, mon appartement. Comme avant qu'elle ne vienne, la petite Noire. Mais elle y est presque restée: j'ai continué de parler, de lui parler à elle, même après son départ. C'est ce qui arrive quand on est venu me rendre visite: trop à dire qui me reste coincé dans le travers du cœur, alors quand on vient, quand mon élan est pris, je ne le retiens plus. J'ai parlé devant elle. Parlé devant elle qui reculait. Parlé devant son corps dans l'entrebâillement de la porte. Parlé devant la porte refermée. Parlé dans l'air libéré, avec quelque chose comme son odeur encore là pour écouter à sa place. Alors, continué de raconter: Rose Brouyar, dans l'absence-parfum-de-jeune-femme-noire-qui-n'est-plus-dans-le-décor. Rabâché les mêmes histoires, mais plus complètes, plus belles, plus grandes. De cette façon, elle les aurait crues. Je l'aurais convaincue.

Raconté jusqu'à m'en étouffer, comme ça arrive. Parlé jusque-là: de la salive avalée de travers, presque rien, il en faut très peu, mais cette toux de plèbe arrachée, cette toux épuisante qui ne laisse aucune chance de continuer, qui muselle et retient chaque nouvelle envolée. Alors, au lieu de m'épancher dans le silence de son corps plus là du tout, j'ai pensé: Rose Brouyar,
Rose Brouyar,
la Rose du Veilleur.
Rose Brouyar.

J'ai pensé encore : quelqu'un doit bien le savoir, c'est certain, savoir où elle est, si elle n'a pas trépassé, paix à son âme, quelqu'un doit bien savoir.

Je suis le bedeau Vigneault dans son appartement vide
de la petite rue Racine, sur le point
d'avoir une apparition.

Comme une image bénie : mes cousines, les trois fleurs, apparues, vraies comme je suis là, dans le vide de mon appartement, dans le silence de l'absence neuve, les trois sœurs parquées là, debout et béates, les saintes-nitouches, faisant des simagrées avec leur bouche, des oh, des ah, des appelle-nous, je crois. Sur leurs lèvres, en chœur de fleurs, j'ai pu lire, c'était clair : appelle-nous, viens nous voir. Toute qu'une bonne idée, ça. Oui, les cousines, elles savaient sans doute, pour Rose Brouyar. Elles savaient, ça oui.

J'ai appelé.

Maintenant, je suis Fleur, ou Flore, ou Florence.
Près d'elle, ses deux sœurs, pour former un chœur de
fleurs sous la feuillée, quelque part entre Montréal
et Sainte-Marée.

Nous sommes Fleur, Jacinthe et Marguerite. Je
suis Fleur, la plus jeune, je m'appelle Florence, mais

peu importe, on m'appelle Fleur, souvent Flore. Je suis la plus petite, la toujours debout, la nerveuse, celle qui reçoit, offre un café, une assiette de sablés, celle qui a toutes ses dents, alors en général je suis celle qui offre le plus grand sourire, un sourire pas retenu du tout, un grand. Je suis une jeune vieille fille de soixante-dix-huit ans, ou une vieille jeune fille, ça dépend. Je porte le même air affable à longueur de jour, j'essaie, du moins, juste au cas où quelqu'un viendrait.

C'est moi, Fleur, qui jardine, désherbe et fais la cour, le nez au vent du fleuve. Moi qui écoute les badauds marchant derrière la haie opaque, ce qu'ils se disent, ce qu'ils se taisent. C'est sûr que j'ai moins de plaisir à le faire depuis que les touristes ont pris d'assaut le village.

Sainte-Euphrasie, c'est du paysage, oui monsieur, avec l'un des plus beaux couchers de soleil au monde, c'est *National Geographic* qui l'a dit. Enfin, on s'en vante à Sainte-Euphrasie, et même si personne n'arrive plus à mettre la main sur l'exemplaire de la revue qui le certifiait, on ne pose pas de question, on ne se demande pas s'il est aussi beau ailleurs, à Sainte-Pierre du Portage, à La Bouteillerie, ou à La Pointe. On n'a qu'à voir, c'est là tous les soirs, ça vous saute au visage, du beau et de la couleur répandus sur l'opaque Côte-Nord, élaboussés sur la table moirée du fleuve qui s'en trouve nervuré comme un étal de marbre cubain. C'est assez pour que les touristes affluent.

Mais les touristes, on sait ce que c'est. Ou plutôt, justement, on ne sait pas qui ils sont. C'est pas comme les ceuzes-là du village, on ne les connaît pas, on ne sait pas d'où ils viennent, de qui ils retiennent, de qui ils descendent, alors leurs bribes d'histoires sont le plus souvent sans intérêt. De toute façon, une fois passée la haie, tout ce qu'ils ont à dire, c'est à propos de moi, à propos de cette jeune vieille penchée sur ses pétunias, ou sur ses rosiers, c'est qu'il est donc pittoresque de me voir ainsi pliée devant ma jolie maisonnette couverte de cèdre fatigué, enserrée par le cadre fin d'un presque point de vue sur le fleuve. Bioutifoule. Rilly bioutifoule, qu'ils disent, ou à peu près, c'est ainsi qu'on les entend dans ma bouche, c'est ainsi que l'entendent mes sœurs. Bioutifoule. Rilly bioutifoule.

Plusieurs vont jusqu'à me saluer, moi la petite vieille pliée sur ses rosiers, alors j'ai mon sourire affable, et alors je lève le bras, sécateur à la main, et alors je cligne joliment de l'œil sous un rai de soleil, c'est pour faire pittoresque, et alors je replace mon chapeau pour parfaire le tableau, et me penche encore sur mes roses, mes pétunias, et je taille ou fais semblant. Je ne retiens pas tout de ce qu'ils disent, mais je les compte, les touristes qui saluent. Puis je raconte à mes sœurs, d'où ils venaient, comment ils parlaient, Aille, auw are you? Bioutifoule gardène, rilly bioutifoule. C'est ce qu'ils disent.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE MARQUIS IMPRIMEUR À CAP-SAINT-IGNACE,
EN MARS 2012.